

MICHEL DÉON

*de l'Académie française*

# PAGES GRECQUES

récits

*nrf*

GALLIMARD







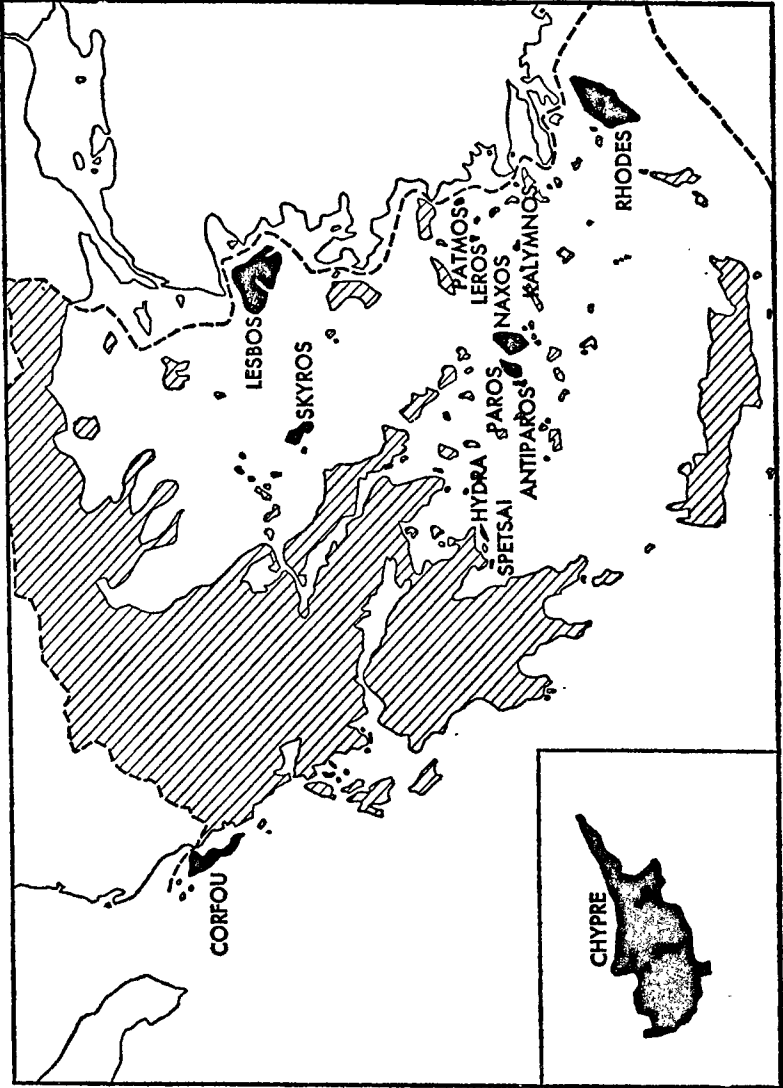






*Pour C.*





## PRÉFACE

*Le balcon de Spetsai* et *Le rendez-vous de Patmos* datent respectivement de 1960 et de 1965. Je n'ai rien voulu changer à ce que j'ai raconté sur les premières années vécues en Grèce même si, depuis, mon sentiment a pu varier à maintes reprises, balancé entre l'irritation inévitable quand on voit un pays perdre de ses vertus et la reconnaissance que je lui dois, une reconnaissance qui efface tout. Je n'ai donc rien changé sauf ce qu'un certain recul permet de déceler dans des textes anciens relus d'un œil de plus en plus critique : une obscurité ici ou là, quelques erreurs de noms et de faits qui s'accumulaient dans les éditions successives.

Ces deux livres dont je souhaitais qu'ils n'en fissent qu'un avec la postface, *Spetsai revisité*, écrite après mon dernier séjour en 1987-1988, ne relatent pas un voyage mais une véritable immersion au cœur de la Grèce. Après mille lectures, de Chateaubriand à Henry Miller et André Fraigneau, un jour s'est imposée la nécessité impérieuse de découvrir la réalité grecque. Comme Reverdy cité en tête du *Balcon*, « d'être allé délibérément vers la vie et non vers la légende, m'a valu de n'être pas déçu mais enchanté ». Je ne rendais pas visite aux dieux et aux héros dans leur propriété privée, j'étais même décidé à leur

tourner le dos quand il a bien fallu admettre qu'ils se dressaient sans cesse sur mon chemin et me provoquaient. Cocteau dans *Le journal d'un inconnu* donnait la clé de cette magique attirance :

*La mythologie grecque, si l'on s'y plonge, nous intéresse davantage que les déformations et simplifications de l'Histoire parce que ses mensonges restent sans alliage de réel et de mensonges. Le réel de l'Histoire devient un mensonge. L'irréel de la fable devient vérité.*

C'est là une constatation à laquelle pas un visiteur n'échappera même si elle agace les Grecs qui désirent tant exister par eux-mêmes, sans qu'on les accable du poids d'un écrasant passé. On verra, dans les pages qui suivent, que si j'ai, parfois, été tenté de répondre aux questions que pose la mythologie, j'ai surtout vécu la Grèce quotidienne, celle qui vit, mange, boit, chante, danse, peine, souffre, et, un jour, meurt, passant du rire aux larmes aussi vite qu'elle passe des larmes au rire.

Après un premier séjour, je n'ai plus rêvé que de retourner à Spetsai et de m'y poser longuement. Disons les choses avec simplicité : je m'y trouvais bien. Là, plus qu'en aucun endroit au monde j'ai mûri. Le spectacle d'une exaltante beauté chaque matin renouvelée chassait les Érinyes, forçait le cœur. Un tournant se dessinait dans ma vie d'écrivain et j'étais conscient qu'il ne fallait pas le manquer. Je travaillais la fenêtre ouverte sur le port, la mer. Nous nous promenions dans la montagne, nous baignions en bateau à l'abri de criques encore immaculées. Bien entendu, il y avait des failles et nul ne pouvait ignorer la dégradation des êtres et des sites, mais l'émotion restait inoubliable et je savais devoir à la terre grecque une gratitude difficile à mesurer.

En somme, je découvrais cette chose fort rare, assez décriée par les modes de notre temps, fragile et pas

toujours reconnaissable quand on la rencontre, je découvrais à l'opposé de Fontenelle qui, sur son lit de mourant, avouait une « difficulté d'être », oui je découvrais une « facilité d'être », autrement dit le bonheur et une terre où s'enraciner et vivre dans l'étroite compagnie des êtres qui m'étaient les plus chers, ma femme et mes enfants. Même quand nous commençâmes de passer l'automne et l'hiver en Irlande, le retour à Spetsai, au printemps, restait une fête.

Puis, brusquement, une année, l'environnement s'est détérioré. De chers amis ont disparu. Nous avons oublié leur âge. Des maisons fermaient leurs volets une saison, puis les rouvraient, mais des têtes nouvelles apparaissaient aux fenêtres, et nous avons l'impression qu'une immigration clandestine menaçait notre ethnie. Des terriers à lapins poussaient un peu partout. On y enfournait des touristes hébétés, vite cramoisés et boursoufflés par les piqûres de moustiques. La nuit se faisait plus bruyante que le jour. Le Cap de la Panayia Armata dont, avec deux maisons amies, nous étions les seuls indigènes, se hérissait de constructions verruqueuses. Les autorités nous menaçaient d'une nouvelle route qui, tracée au cordeau dans un bureau du Pirée par un urbaniste débile, traverserait nos jardins tant aimés, conquis sur la roche volcanique. Nous ne reconnaissions plus notre île et nous avons préféré plier bagage pour conserver intacts nos souvenirs.

Je ne suis revenu à Spetsai qu'une fois. L'hiver 87-88 pour passer une semaine auprès de Hod Fuller. Ce compagnon des beaux jours s'éteignait avec le courage qui fut toujours le sien à la guerre et sur mer. Dans sa maison de Kouzounou, entouré des souvenirs de sa noble et aventureuse existence, il maintenait des rendez-vous radio avec des inconnus dans le reste du monde. Si son

émetteur avait été plus puissant, il aurait conversé avec l'Univers. Pour conjurer l'ombre qui gagnait chaque jour du terrain sur son corps miné par la maladie, nous avons parlé des temps heureux. Ce sont les pages de *Spetsai revisité* que j'ai osé ajouter au *Balcon* et au *Rendez-vous*. Elles sont pour lui.

I

*Le Balcon  
de Spetsai*

1959-1960



*Et d'être allé délibérément vers la vie et  
non vers la légende, m'a valu de n'être pas  
déçu mais enchanté.*

Pierre Reverdy.





## DÉCOUVERTE DE SPETSAI

Spetsai, 1<sup>er</sup> janvier 1960.

Ce matin, les cloches de Saint-Nicolas ont, dans un joyeux désordre, fêté la Saint-Vassili. Quand les plus turbulentes se taisent, l'air porte encore longtemps la note fuselée, étirée, de la plus grave. En poussant les volets, j'ai tout retrouvé doré par le soleil d'hiver : Hydra, au loin, nimbée d'une buée grise qui adoucit les arêtes trop dures de ce rocher ancré dans la mer, les autres îles groupées en un arc de cercle qui nous protège des vents d'Orient, la côte du Péloponnèse, mince langue de terre jaune couronnée de pins, et enfin ce morceau de Spetsai sur lequel règne mon regard depuis quinze jours : les maisons chaulées, les oliviers et les cyprès du jardin qui entoure le monastère, et le clocher à jour qui porte, haut dans le ciel pâle, sa croix de marbre. C'est le soir seulement que monte vers la terrasse l'odeur fraîche du citronnier chargé de fruits. Le jour, l'île sent le thym et la menthe. Dirai-je aussi qu'elle respire le silence ? Les rares bruits qui trouent la journée ont la mer et le ciel pour se perdre : teuf-teuf asthmatique du moteur d'un caique de pêche, trotinement d'un âne sur le chemin qui longe la maison, ou voix étrange, serrant le cœur, d'une petite fille de huit

ou neuf ans à peine qui passe en chantant. Voix de gorge avec des intonations arabes et une modulation beaucoup moins monotone. Voix grecque dont le timbre n'existe dans aucun autre pays au monde. À l'écouter trop, quelque chose se déchire en nous : cette plainte est née de cinq siècles d'oppression et, dans la Grèce libre d'aujourd'hui, elle en rappelle le désespoir. Quand la petite fille passe, nous nous cachons pour qu'elle ne se taise pas. Mais hier, elle nous a vus, s'est arrêtée devant la maison et nous a regardés craintivement de son œil unique. Une mère cache mal l'autre œil crevé. Nous lui avons donné une orange, une de ces navelles à la peau pelucheuse, dont les quartiers parfumés éclatent dans la bouche. Elle l'a prise en murmurant : « *Efkaristo*<sup>1</sup> » et elle est partie sur ses jambes maigres et brunies par le soleil, emportant respectueusement l'orange.

Nous avons d'autres amis. En ce premier janvier, ils viennent nous souhaiter : « *Kronia polla*<sup>2</sup>. » Spiro arrive dans son beau costume noir du dimanche. C'est de la bonne étoffe comme on en faisait autrefois en Turquie où il s'est marié. Il est parti de Constantinople en 1924 avec un million d'autres Grecs pour revenir dans son pays. Récemment, il a fait retourner son costume qui pourra servir encore trente-cinq ans. Spiro a appris le français chez les petits frères des écoles chrétiennes. D'après les notions qui lui en restent, on devine qu'il a dû bien le parler, mais dans sa bouche édentée, les mots forment une bouillie qu'il faut éclaircir. Si décousues soient-elles, les histoires de Spiro sont admirables. Il y est toujours beaucoup question d'argent. Spiro est pauvre : à soixante-dix ans, il est débardeur sur le port et guette les touristes pour porter des valises. En hiver, il n'y a pas de

1. Merci.

2. Beaucoup d'années.

touristes, alors il décharge les bateaux de charbon, le caïque qui apporte le pétrogaz ou les légumes frais. La pauvreté lui a donné une âme de seigneur : il est assez triste d'être sans le sou, s'il fallait encore se priver d'être généreux et de gaspiller, ce serait intolérable. Aussi a-t-il les poches pleines de billets de loterie, bien que jusqu'ici la chance lui ait seulement permis de décrocher deux cents drachmes. Les billets coûtent quarante, cinquante drachmes, le prix d'une journée de travail. Il les cache à sa femme et va dans un café écouter la radio qui récite la litanie des gagnants. Et quand je le rencontre :

— Alors, Spiro ?

— Nous avons perdu ! dit-il en m'associant à sa défaite car, depuis que notre amitié a commencé, il me promet de grandes réjouissances au Pirée le jour où il gagnera.

Je donnerais beaucoup pour que Spiro emportât le gros lot pendant mon séjour, ne serait-ce que pour le voir prendre le bateau dans son costume de marié et nous revenir tout neuf, avec un râtelier, des lunettes à monture d'or et une haleine sérieusement imprégnée d'ouzo. Si « nous » gagnons, « nous » irons faire la foire dans cette rue du Pirée où les boîtes aux noms ronflants « Walhalla », « C'est Paris », « Il diavolo ! » guettent les marins de passage comme autant de pièges :

— J'achèterai belle maison, dit Spiro. Maison à vingt-cinq mille drachmes. J'achèterai aussi une pour mon fille, et j'y trouverai un bon garçon pour marier. Un vrai bon garçon, pas un paresseux. Un homme. Et qui travaillera. Elle aura cinq cents livres d'or<sup>1</sup> pour sa dot. Ça c'est bien, n'est-ce pas ? Et puis moi, j'vivrai seul, sans rien faire, avec mon madame. Ça, ce sera la vie !

Au café, Spiro veut toujours payer. Il faut se fâcher

1. Une livre d'or vaut à peu près 300 drachmes soit 10 dollars.



MICHEL DÉON

Pages grecques

De Spetsai à Patmos, en passant par Rhodes, Corfou, Mytilène, Skyros, Paros, Antiparos, Naxos, Chypre, Hydra, Kalymnos et Leros, j'ai, sur une trentaine d'années, réuni une gerbe d'histoires, de caractères, de souvenirs qui évoquent le parfum de ces îles et leur séduction comme aussi leur tristesse, leur solitude et leur déchéance. Des hommes habitent ces lieux privilégiés. L'existence n'en a pas toujours fait de doux agneaux, et, depuis Ulysse et Thésée, nous savons que les Grecs ont plusieurs vérités, mais que ce qui est en cause ce n'est pas leur sincérité, c'est leur double appartenance : à l'Occident par goût et parce qu'ils lui ont donné une civilisation, à l'Orient par nature et parce que la géographie les y oblige.

Les séismes, les tempêtes, les guerres et le tourisme passent sur ces îles et semblent souvent les ravager. Pourtant elles gardent une âme inaltérable. Tout a commencé à Spetsai et tout s'y achève. Entre-temps *Le rendez-vous de Patmos* s'est terminé sur une interrogation, celle que pose la Révélation de saint Jean à des hommes qui ont cessé de croire que tout est beau et bon dans le meilleur des mondes, mais à qui l'émotion d'un chant perdu, les secrets des amours, l'inépuisable légende des dieux et des héros, les ferveurs du soleil et la passion de la mer ont rendu la sérénité.

Entre la première version du *Balcon de Spetsai et Spetsai revisité*, une vie, ou presque, s'est écoulée et j'ai appris des choses. Voici quelques-unes de ces choses rassemblées dans un livre qui tire son unité d'un amour — parfois ombrageux et sévère — pour la Grèce.

M. D.



9 782070 733576



93-V

A 73357

ISBN 2-07-073357-2

145 FFtc